

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

**Band:** 90 (1996)

**Artikel:** Regard sur la production francophone

**Autor:** Yerly, Frédéric

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-130267>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Regard sur la production francophone

Frédéric Yerly

## *Anciennes et nouvelles préoccupations*

En mai 1937, à l'occasion du deuxième Congrès d'histoire ecclésiastique de France, Mgr Grente, évêque du Mans, apostrophait les membres du clergé pour leur rappeler l'importance de l'histoire religieuse, histoire dont il définit les enjeux comme suit:

«Qu'on le veuille ou non, Messieurs, la remarque de Joseph de Maistre continuera de se vérifier: l'histoire reste une arme de combat qu'un prêtre n'a le droit ni de sous-estimer ni de s'interdire; [...] alors que des rationalistes, ou des ennemis de notre foi, y trouvent du charme, et composent, sur ce sujet important, des ouvrages qui assurent leur renommée, des ecclésiastiques pourvus de talent [...] resteraient inertes sans se douter que leur insensibilité trahit leur devoir et qu'elle étonnera, ou scandalisera même, ceux qui ont mission de préserver, de guider?».<sup>1</sup>

Banale charge cléricale lancée dans un contexte réputé hostile à l'Eglise? Simple éloge circonstanciel adressé, à titre posthume, à celui qui fut le héraut de la pensée contre-révolutionnaire? Qu'on y prenne garde: si le thème n'est pas nouveau, la conception d'une histoire servilement attachée à la cause de l'Eglise n'en était pas moins prédominante au sein du clergé. L'idée était d'autant mieux acceptée qu'elle trouvait à s'appuyer sur une histoire taillée sur mesure, en France tout au moins. L'histoire ecclésiastique en effet, telle qu'on la concevait et pratiquait alors, ne cachait pas ses visées apologétiques, malgré la pression grandissante des conquêtes de la

<sup>1</sup> «L'histoire locale et le clergé», in: Revue d'histoire de l'Eglise de France [ci-après R.H.E.F.], 23 (1937), 384–385.

science historique<sup>2</sup>. Enseignée par des clercs et pour des clercs le plus souvent, elle était conçue comme un simple outil mis au service de la formation sacerdotale, pastorale ou religieuse.

Cette façon d'instrumentaliser l'histoire porta longtemps préjudice à la vitalité intellectuelle d'une historiographie catholique française restée à la traîne d'une Eglise, elle-même placée sur la défensive. Ce n'est que tardivement, aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale pour dire vrai, que cette historiographie fondamentalement conservatrice dans ses objets et ses méthodes commença peu à peu à s'émanciper de la tutelle ecclésiale, gage d'un renouveau qui ne s'est guère démenti depuis<sup>3</sup>. Si l'historique des relations entre la République et l'Eglise explique pour partie ce choix apologétique, l'apaisement progressif des conflits ne signifie pas pour autant neutralisation définitive des partis pris. A y regarder de près, il semble en effet que l'historiographie religieuse française, sous ses acceptations successives (histoire ecclésiastique, histoire de l'Eglise, histoire du christianisme), ne soit malgré tout pas parvenue à s'affranchir totalement de certains a priori théologiques et ecclésiaux en matière d'explication du fait religieux.

Qu'il soit devenu ou non une réalité, l'abandon par la recherche universitaire de tout préjugé confessionnel apparaît comme le point névralgique d'une introspection historienne qui<sup>4</sup>, avec un temps de retard, a également touché notre historiographie religieuse nationale. Signe des temps: en avril 1994, les membres du Groupe de travail pour une histoire œcuménique de l'Eglise en Suisse s'accordaient pour dire que jusqu'à une époque récente,

«l'histoire de l'Eglise était écrite presque exclusivement dans une perspective confessionnelle, par conséquent d'une manière quelque peu unilatérale; l'histoire des autres confessions servait facilement de repoussoir à celle que valorisait l'historien; les divisions au sein de l'Eglise étaient, en règle générale, imputées aux

<sup>2</sup> Pour une évolution sur le long terme, on verra l'ouvrage fondamental de François Laplanche, *La Bible en France entre mythe et critique (XVI<sup>e</sup> –XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, A. Michel, 1994.

<sup>3</sup> Synthèse récente: Francis Python, «D'une approche confessionnelle à une histoire religieuse universitaire. L'itinéraire de l'historiographie française», in: *Revue d'histoire ecclésiastique suisse [ci-après RHES]*, 87 (1993), 33–47.

<sup>4</sup> Jean Delumeau (s. la dir. de), *L'historien et la foi*, Paris, Fayard, 1996.

autres; les épisodes sombres du passé étaient souvent occultés et l'on opposait à la faiblesse de l'autre Eglise la force de la sienne. [...] Pour finir, l'histoire de sa propre Eglise ne correspondait pas à la réalité et l'histoire des autres confessions s'en trouvait déformée».<sup>5</sup>

Sécularisation de la recherche, perspective œcuménique, renouvellement des problématiques, ouverture aux méthodes éprouvées des sciences sociales: à l'évidence, les aspirations actuelles de l'historiographie du catholicisme suisse répondent mieux que par le passé aux exigences d'une pratique scientifique moderne digne de ce nom<sup>6</sup>. Considéré dans son ensemble, le processus qui permit le passage d'une historiographie confessionnelle et militante à une historiographie largement sécularisée semble se conformer aux grandes séquences chronologiques généralement adoptées pour le catholicisme suisse. A cet égard, au même titre qu'elles furent fatales à l'ensemble du système catholique qui prévalait depuis, en gros, la création de l'Etat fédéral, les décennies 1950–1960 ont précipité la marche à la déconfessionnalisation de l'histoire religieuse en Suisse. Il n'y a donc pas matière à remettre en cause les principales phases, aujourd'hui bien connues<sup>7</sup>, d'un mouvement de sécularisation qui, par ailleurs, nous paraît lié moins à un changement de paradigme qu'à une «simple» périodisation de l'histoire.

Cela dit, bien des zones d'ombre subsistent encore qui ont trait surtout aux modalités selon lesquelles s'est effectué ce processus. On peut penser d'autre part, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, que nous nous trouvons en face d'une histoire faite d'aller et

<sup>5</sup> Préface à l'ouvrage: *Histoire du christianisme en Suisse. Une perspective œcuménique*, Genève/Fribourg, 1995 (pour l'édition française), 13.

<sup>6</sup> Dans sa postface à l'édition française de l'ouvrage d'Urs Altermatt *Katholizismus und Moderne*, Francis Python constate «la réjouissante vitalité d'une historiographie religieuse [suisse] sans œillères et sans tabous, qui ose aborder les problèmes du temps présent en tentant de les modéliser et en leur donnant une large profondeur historique» (*Le catholicisme au défi de la modernité. L'histoire sociale des catholiques suisses aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Lausanne, Payot, 1994, 326).

<sup>7</sup> Urs Altermatt; Catherine Bosshart-Pfluger; Francis Python, «Katholiken und Katholizismus im 19. und 20. Jahrhundert», in: *Revue d'histoire suisse* [ci-après R.H.S.], 41 (1991), 493–511; «Catholicisme, formes ecclésiales et religiosité – nouveaux champs de recherches. Actes du colloque de Bellinzona, 8 mai 1993», in: *RHES*, 87 (1993), 7–82.

retour, d'intermittences, de discontinuités, d'hésitations aussi, fort éloignée en tout cas du modèle linéaire habituellement pratiqué lorsqu'il est question de modernité. Toujours dans cet ordre d'idée, on ne manquera pas non plus de se demander jusqu'où les mutations opérées durant ce siècle par l'historiographie religieuse suisse l'ont été sous l'effet de contraintes extérieures, religieuses autant que sociales et politiques au demeurant. Si l'Eglise, vue sa nature, ne se distingue pas par ses capacités novatrices, si l'histoire montre qu'elle est portée à la *ré-action* plutôt qu'à l'innovation, en a-t-il été de même pour une historiographie qui, bon gré mal gré, restait tributaire d'un environnement scientifique remuant?

A toutes ces questions, une étude de la RHES conduite sur le long terme pourra fournir d'utiles renseignements. Notre analyse se limitera toutefois aux contributeurs francophones qui, à un titre ou à un autre, ont écrit dans la RHES de 1907 à nos jours<sup>8</sup>. Il s'agira ici, sur la base d'une étude de contenu, d'esquisser à larges traits les évolutions significatives d'une production francophone dont il sera difficile d'apprécier l'originalité par rapport à l'ensemble des contributions, le point de vue comparatiste nous faisant défaut. Si la perspective choisie se veut moins quantitative que qualitative, quelques données chiffrées, livrées par une statistique sommaire, révèlent une présence francophone pour le moins discontinue<sup>9</sup>.

Mais le nombre ne doit pas faire illusion: la valeur, ou à l'inverse, l'indigence d'une production scientifique donnée est moins une affaire de pourcentages que de contenu, donc en définitive d'individus. Partant de ce principe, nous avons choisi d'organiser notre analyse en fonction des différents «rédacteurs» francophones qui ont pris part à l'entreprise de la RHES depuis sa naissance<sup>10</sup>. Cette manière de faire, outre qu'elle peut tenir lieu de périodisation,

<sup>8</sup> La liste alphabétique complète est rapportée dans l'annexe I.

<sup>9</sup> Voir annexe II.

<sup>10</sup> Jusqu'à la fin des années 1970, on parlait volontiers de «rédacteur francophone» ou de «responsable de la partie francophone» de la RHES. Depuis lors, la fonction porte le titre officieux de «membre (francophone) de la Commission de rédaction». Par commodité de langage, nous utiliserons dans ces lignes l'expression de «rédacteur francophone». Les personnes qui ont rempli cette fonction sont les suivantes: Marius Besson (1907–1920), François Ducrest (1921–1925), Louis Waeber (1926–1961), André Chèvre (1962–1967), André Chèvre et Oscar Gauye (1968–1986) et Francis Python (depuis 1986).

présente l'avantage de mieux personnaliser une production franco-phone qui, avec une continuité plus ou moins évidente, porte l'empreinte de «ses» rédacteurs successifs. En effet, sans prétendre ramener les attributs et les qualités, au sens neutre du terme, d'une période à la personnalité de tel ou tel rédacteur en charge, il existe cependant entre les deux composantes un rapport d'identité certain, ainsi que la présente étude s'efforcera de le restituer.

Celle-ci s'ouvre avec le premier rédacteur francophone, par ailleurs membre fondateur de la RHES, Marius Besson (1876–1945). Son élection, en mai 1920, à la tête du diocèse de Lausanne et Genève l'obligea à abandonner le poste de secrétaire de rédaction qu'il occupait à la Revue. Malgré sa charge épiscopale, Marius Besson continua toutefois, par inclination personnelle, à pratiquer l'histoire. Le premier ouvrage qu'il publia après sa nomination montre d'ailleurs que l'ancien titulaire de la chaire d'histoire générale du moyen âge à l'Université de Fribourg entendait bien demeurer à la pointe du débat historiographique. Au vrai, par son titre, ce travail condense les tenants et les aboutissants d'un problème qui passionna toute une génération d'historiens au tournant du siècle et auquel la RHES accordera une large place: l'implantation et la diffusion du christianisme dans l'Occident romain.

### *«Nos origines chrétiennes»*

«L'auteur de ce petit livre a voulu simplement y grouper, en les mettant au point, les conclusions de divers travaux précédemment parus sur l'histoire ancienne du christianisme dans la Suisse romande. Il a recueilli ce que nous savons d'essentiel sur nos paroisses, nos évêchés, nos abbayes, depuis leurs origines jusqu'à la fondation du royaume de Bourgogne (888)».

Le ton relativement modeste de l'avant-popos traduit mal l'ambition intellectuelle qui animait l'auteur. Avec *Nos origines chrétiennes*<sup>11</sup>, Marius Besson rédigea en effet un ouvrage de vulgarisa-

<sup>11</sup> *Nos origines chrétiennes. Etudes sur les commencements du christianisme en Suisse romande*, Fribourg, éd. Fragnière; l'ouvrage a fait l'objet d'une réédition en 1979 (Lausanne, éd. de L'Aire), augmenté d'une préface de Georges Bavaud.

tion qui fait toujours autorité parmi les historiens du haut moyen âge. Comme il le dit lui-même, cet ouvrage se voulait tout à la fois une synthèse et une mise au point de diverses recherches menées antérieurement. Autant que le thème abordé, c'est la démarche suivie qui retiendra notre attention. Rédigé à l'adresse du grand public, *Nos origines chrétiennes* permettait à l'historien Besson de faire œuvre démystificatrice dans un domaine où le légendaire prévalait:

«Certains ont voulu désaltérer la curiosité populaire par des légendes. Quelques années à peine après la mort du Sauveur, sa parole aurait été portée dans le pays d'Avenches par saint Béat, dans le Valais par saint Barnabé, à Genève, par un autre disciple de saint Pierre, voire l'apôtre lui-même. De pareils écrits n'ont aucune consistance et c'est leur faire assez d'honneur que de les mentionner». <sup>12</sup>

Auparavant, Marius Besson avait donné à la RHES plusieurs articles, une dizaine environ, généralement dans l'intention de présenter les résultats de recherches en cours<sup>13</sup>, parfois dans celle de répondre à une objection ou de réfuter une opinion<sup>14</sup>. Il lui arriva également, typiquement dans la tradition de l'histoire érudite, de publier des documents souvent inédits, après les avoir passés au crible d'une critique sévère<sup>15</sup>. Cette manière de faire, toute de rigueur et de minutie, valut à l'ensemble de l'œuvre scientifique de Besson une notoriété et une reconnaissance<sup>16</sup>, que les ans ne

<sup>12</sup> «Nos origines chrétiennes...», *op. cit.*, 14 (édition de 1979).

<sup>13</sup> Par exemple: «Mémoire pour servir à l'histoire de Saint Aimé, moine à Saint-Maurice et premier abbé de Remiremont», 1 (1907), 20–31; «Les évêques de Genève d'Abélénus à Bernard (626–892)», 1 (1907), 241–248; «Les premiers évêques de Bâle», 12 (1918), 217–225.

<sup>14</sup> Par exemple: «Saint Séverin a-t-il été abbé de Saint-Maurice?» 5, (1911), 205–219; «Regula Tarnatensis», 5, (1911), 296–300.

<sup>15</sup> Par exemple: «Priviléges accordés aux bienfaiteurs de l'hôpital d'Avenches», 1, (1907), 224; «Une lettre de Jean d'Arenthon, évêque de Genève», 2 (1908), 229–230; «La donation d'Ayroenus à Saint-Maurice (8 octobre 765)», 3 (1909), 294–296.

<sup>16</sup> Jean-Pierre Kirsch commenta la thèse de Marius Besson («Recherches sur les origines...», *op. cit.*) en ces termes: «L'auteur a su réunir et discuter tout ce que peuvent nous offrir les sources de provenance différente concernant ce qu'on peut appeler les origines ecclésiastiques des trois cités romaines, englobées plus tard dans le royaume burgonde; et, disons-le tout de suite, à moins que des sources

paraissent pas avoir entamées. Fait remarquable, l'historien semblait vouloir chez lui se démarquer clairement de l'apologiste. On touche avec cette séparation des domaines au trait le plus original de cette figure de prêtre-historien: loin de l'épopée lyrique ou du récit édifiant, l'histoire à laquelle Marius Besson s'identifiait était une histoire raisonnable, «positiviste», consciente de ses limites: «En Suisse romande, tout le monde l'admet, le christianisme a, dès le IV<sup>e</sup> siècle, des adeptes assez nombreux, au moins dans nos villes; mais le terrain se dérobe, quand on veut préciser davantage»<sup>17</sup>.

L'influence des théories de l'école méthodique, qui triomphaient alors en France, n'est certainement pas étrangère à cet état d'esprit. Pour Besson en effet, l'effort heuristique et critique en histoire devait primer toute autre considération: «On ne peut raisonnablement s'obstiner à vouloir connaître ce que l'état des documents ne permet pas de savoir»<sup>18</sup>. L'Eglise n'avait donc rien à gagner à entretenir de pieuses et complaisantes légendes. Ce parti pris épistémologique, qui supposait une lecture impartiale et détachée du passé, était plutôt singulier, sinon audacieux en des temps où la crise moderniste avivait les craintes des autorités religieuses et encourageait tous les soupçons. En fait, la démarche pronée par Besson le rapprochait d'un autre historien de l'Eglise connu pour ses travaux critiques, Mgr Louis Duchesne (1843–1922).

A une époque où la science positive commençait à triompher du miraculeux et du mythe, Mgr Duchesne tenta une histoire des origines chrétiennes de l'ancienne Gaule qui tournait résolument le dos aux vieilles légendes apostoliques. Ce «dénicheur de saints», ainsi le qualifiaient ses adversaires, fut, si l'on en croit René Rémond, l'un des premiers ecclésiastiques à «introduire la rigueur scientifique dans l'histoire religieuse et à appliquer au traitement de

nouvelles, inconnues jusqu'ici, ne viennent modifier l'un ou l'autre point de détail, sur lequel nous ne sommes pas complètement renseignés, les résultats auxquels [M. Besson] est parvenu doivent être considérés comme définitifs; [cet ouvrage] est sans contredit l'étude la plus complète et la plus approfondie que nous possédions sur les origines chrétiennes de la Suisse occidentale» (RHES, 1 (1907), 143).

<sup>17</sup> «Nos origines chrétiennes...», *op. cit.*, 14.

<sup>18</sup> «Monasterium Acaunense», *op. cit.*, 61.

ses sources les règles de la critique historique»<sup>19</sup>. Plusieurs de ses publications, dont les fameux *Fastes épiscopaux*<sup>20</sup>, furent l'enjeu de vives controverses au sein de la hiérarchie, qui acceptait mal de se voir amputer de ses légendes. Reste que la méthode développée par Mgr Duchesne, qui recourait volontiers aux progrès de l'archéologie chrétienne, inspira fortement le jeune Besson dans ses premiers pas d'historien<sup>21</sup>. Divertement appréciés et commentés par les spécialistes au moment de leur parution, les travaux de Mgr Duchesne reçurent un écho favorable auprès des collaborateurs francophones de la RHES<sup>22</sup>. Le fait mérite d'être signalé car c'était là défendre une position plutôt atypique dans un contexte globalement hostile<sup>23</sup>.

<sup>19</sup> Dans sa préface à l'ouvrage de Brigitte Waché, Mgr Louis Duchesne (1843–1922): historien de l'Eglise, directeur de l'Ecole française de Rome, Rome, Ecole française de Rome, 1992, IX. Voir également: Mgr Duchesne et son temps. Actes du colloque organisé par l'Ecole française de Rome (23–25 mai 1973), Rome, Ecole française de Rome, 1976.

<sup>20</sup> *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, éd. Fontemoing, 1907–1915, 3 vol.

<sup>21</sup> On pourrait même parler de dette intellectuelle à son propos: «Les *Fastes épiscopaux* de Mgr Duchesne sont entre toutes les mains; sans faire ici l'éloge de cette œuvre, ce qui serait naïf, il suffira de dire qu'il resterait bien peu de pages au présent opuscule s'il fallait en retrancher ce qui fut au moins inspiré ou facilité beaucoup par les travaux de l'éminent Directeur de l'Ecole française de Rome» (Marius Besson, «Recherches sur les origines...», *op. cit.*, II).

<sup>22</sup> Lors de la réédition de l'ouvrage en 1907, Marius Besson commenta les *Fastes épiscopaux* en ces termes: «Il est peut-être regrettable que dans l'examen des traditions locales relatives aux origines des églises de Gaule, l'auteur n'ait pas tenu compte davantage des objections que la première édition avait soulevées; [...] les partisans des dites traditions lui reprocheront d'avoir gardé, sauf quelques petites retouches, ses positions premières, sans répondre à leurs difficultés. Assurément nous ne pensons pas que celles-ci aient jamais de chance de modifier dans leur ensemble les conclusions admises par l'auteur des *Fastes épiscopaux*; [cet ouvrage] compte parmi ces livres dont l'historien ne peut vraiment plus se passer, et qui sont, dans toute la force du terme, des modèles du genre» (RHES, 1 (1907), 314–315); quant à Jacques Zeiller, il reçut les tomes 1 et 2 de l'*Histoire ancienne de l'Eglise* de Mgr Duchesne comme suit: «La franchise de l'auteur déconcertera peut-être les tenants d'une certaine apologétique historique, à la fois trop craintive et trop naïvement audacieuse, qui a fait son temps; elle est du moins appréciée comme il convient par les juges les plus compétents: les historiens de profession, quelques réserves qu'ils aient pu marquer sur tel ou tel point, reconnaissent le rare mérite de l'œuvre» (RHES, 2 (1908), 61–62).

<sup>23</sup> Dans le collimateur de Rome depuis la publication de sa thèse soutenue en Sorbonne (Etude sur le *Liber Pontificalis*, Paris, 1877), Mgr Duchesne vit son ouvrage sur l'*Histoire ancienne de l'Eglise* (Paris, Fontemoing, 1910–1925) mis à l'index en septembre 1911 (Brigitte Waché, *op. cit.*, 525–613).

Pareille exigence critique, qui n’impliquait pas nécessairement l’abandon de tout arrière-pensée apologétique, illustre en fait le retard pris chez les catholiques par la recherche historique. Celle-ci souffrit longtemps des crispations anti-modernes de Rome qui voyait dans l’examen critique du passé une menace au pouvoir de l’Eglise. Outre qu’elle représentait un moyen de sortir d’un certain sous-développement culturel face aux progrès de la science laïque, l’élaboration d’une histoire raisonnable permit à une partie de l’élite catholique d’asseoir une identité sur des bases autres que simplement mythologiques. Cette fonction identitaire assignée à l’histoire, qui comprenait parfois un fort versant régionaliste, trouva dans un domaine où règnent «inquiétude, scrupule et méfiance»<sup>24</sup>, à savoir l’implantation et la diffusion du christianisme, un terrain d’expression sinon naturel, du moins à la hauteur du défi historiographique à relever.

Au vrai, l’interrogation sur les origines et les premiers développements de la vie ecclésiastique et religieuse en terres romandes forme la trame de la plupart des contributions francophones de la R.H.E.S. sous l’«ère» Besson<sup>25</sup>. Histoire essentiellement régionale donc, qui cultive le prestige et le goût de la charte, du sceau, de l’héraldique, du cartulaire. Au plan de la méthode, le travail d’érudition s’y taille la part belle, souvent dans l’intention de distinguer les documents authentiques des faux. Sous ce rapport, la critique reste un passage incontournable, parfois en recourant aux techniques des sciences auxiliaires de l’histoire (diplomatique, paléographie, épigraphie, sigillographie). L’établissement et l’édition systématiques de corpus documentaires apparaissent ainsi comme les principales préoccupations d’une histoire où les ambitions synthétiques sont plutôt rares.

Quant à la provenance des contributeurs, elle ne réserve guère de surprise: les clercs y sont largement majoritaires, avec une forte

<sup>24</sup> Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, coll. Points Histoire, 1975 (1954 pour l’édition originale), 134.

<sup>25</sup> Voir annexe III. Si l’historien, dans la pratique, ne peut se passer des périodes, celles-ci ont pourtant mauvaise réputation dans la profession. Sans préjuger des difficultés liées à leur utilisation, nous avons, pour les besoins de l’exercice, ventilé l’ensemble des articles francophones à l’intérieur de trois grandes périodes classiquement admises, soit «moyen âge», «Temps modernes» et «période contemporaine». Celles-ci n’ont d’autre valeur qu’indicative.

proportion de réguliers<sup>26</sup>. La présence, dès les débuts de la RHES, de contributeurs provenant du clergé régulier inaugure une tradition qui, bon gré mal gré, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. A l'époque considérée, les études qu'ils livrent à la RHES s'attachent pour l'essentiel à faire l'historique de leur établissement religieux respectif. Ce travail, centré avant tout sur la mise en lumière des origines<sup>27</sup>, s'accompagne parfois de la publication de pièces justificatives ou de longues listes nominales de prieurs<sup>28</sup>. Austère besogne dont on espérait qu'elle donnerait aux questions en litige une solution définitive, en apportant des «preuves» historiques.

Mais le soupçon de partialité qui pèse sur certaines études n'est pas toujours écarté, en attestent les controverses suscitées par les recherches de dom Albert Courtray. Celui-ci, reprenant l'œuvre inachevée de son confrère dom Zoël Giraudier, publia en 1914 une *Histoire de la Valsainte*<sup>29</sup> qui lui valut un compte rendu proprement incendiaire de l'abbé François Ducrest<sup>30</sup>. Sans vouloir justifier en tout point les décisions prises par l'ancien gouvernement patricien, notamment lors de la fermeture du couvent en 1778, l'historien fribourgeois dénonça l'«odieux réquisitoire»<sup>31</sup> que représentait à ses yeux le livre de dom Courtray à l'endroit du pouvoir civil.

<sup>26</sup> Voir annexe IV.

<sup>27</sup> Bernard Fleury, «Quelques notes sur la fondation et la suppression du couvent des Cordeliers de Grandson», 1 (1907), 133–137; «Notes historiques sur le couvent des Cordeliers de Grandson», 14 (1920), 260–270 et «Le couvent des Cordeliers de Fribourg au moyen âge», 15 (1921), 26–44, 93–121, 193–206, 279–292; dom Albert-Marie Courtray, «De qui dépendit la Chartreuse de la Valsainte au temporel, dès l'instant de sa fondation?», 5 (1911), 261–288 et 8 (1914), 93–110, 181–200, 252–278 et chanoine M. Francey, «Le prieuré d'Etoy», 4 (1910), 98–115.

<sup>28</sup> «Catalogue des prieurs et recteurs, suivi de mentions inédites sur le personnel et le nécrologie de La Lance», in: RHES, 2 (1908), 241–265; dom Albert Courtray, «Catalogue des prieurs et recteurs des chartreuses de La Valsainte et La Part-Dieu», in: RHES, 7 (1913), 37–52, 81–95, 191–217, 248–281 et 9 (1915), 57–75; du même auteur: «Catalogue des prieurs ou recteurs et des religieux de la chartreuse d'Ittingen», 13 (1919), 33–54, 146–176, 209–236 et 14 (1920), 171–189; dom Germain Morin, «Les catalogues du Moyen Age des Bibliothèques de l'Allemagne et de la Suisse», 13 (1919), 85–91.

<sup>29</sup> Fribourg, éd. Saint-Paul; pour les articles publiés par dom Courtray dans la RHES, voir *supra*.

<sup>30</sup> «A propos de l'*Histoire de La Valsainte* de dom Courtray», in: Annales fribourgeoises, 3 (1915), 116–130.

<sup>31</sup> *Ibid.*, 127.

Cela dit, c'est un historien laïc qui, avec Marius Besson, reste la figure francophone dominante des premières années de la RHES: Maxime Reymond (1872–1951). Membre influent de la minorité catholique vaudoise, longtemps chroniqueur de politique étrangère à la *Feuille d'Avis de Lausanne*, député au Grand Conseil de 1921 à 1945, M. Reymond acquit une formation historique sur le tard, en parfait autodidacte<sup>32</sup>. Auteur particulièrement prolix, il a laissé à la RHES près d'une vingtaine d'articles, la plupart rédigés avant 1920. Les sujets que ce spécialiste du haut moyen âge y développe sont multiples, quoique avouant une préférence pour la consolidation du pouvoir épiscopal en Pays vaudois<sup>33</sup>. Si l'œuvre historique de M. Reymond n'est pas dépourvue d'intérêt, force est d'admettre qu'à la différence d'un Besson par exemple, elle aura mal supporté le verdict des années. Moins bien que ce dernier, avec qui il lui arriva par ailleurs de polémiquer à propos de tel point d'histoire<sup>34</sup>, M. Reymond sut faire le départ entre l'homme de science et le catholique engagé.

### «Après quatre cent ans»

Par bien des aspects, les quatre années durant lesquelles François Ducrest (1870–1925)<sup>35</sup> fonctionna comme rédacteur à la RHES, soit de 1921 à 1925, peuvent être regardées comme une période de

<sup>32</sup> Rappelons que M. Reymond compte également parmi les membres fondateurs de la Fédération catholique romande et qu'il fonctionna longtemps comme secrétaire de l'Association populaire catholique suisse.

<sup>33</sup> Par exemple: «Un conflit ecclésiastique à Lausanne à la fin du XII<sup>e</sup> siècle», 1 (1907), 98–111; «L'évêque de Lausanne, comte de Vaud», 5 (1911), 1–20, 105–121; «Les droits des évêques de Bâle et de Lausanne sur le vallon de Saint-Imier», 8 (1914), 15–24; «Comment l'archevêque de Besançon est devenu seigneur de Nyon», 9 (1915), 241–249; «Aymon de Montfalcon, évêque de Lausanne, 1481–1517», 14 (1920), 28–39, 99–111.

<sup>34</sup> Notamment sur la réalité ou non du siège épiscopal d'Avenches (*Anzeiger für schweizerische Geschichte*, 9 (1902–1905), 15–29, 37–42, 75–83). A l'occasion de cette querelle d'historiens, Marius Besson fit la remarque suivante: «S'il s'agit de fouiller nos archives cantonales, M. Reymond se révèle un habile explorateur à la main toujours heureuse. Lorsqu'on le rencontre sur le terrain de l'antiquité chrétienne, dans les parages de l'évêché primitif, on devine qu'il se sent un peu moins à l'aise, encore qu'il soit un compagnon fort agréable» (*ibid.*, 15).

<sup>35</sup> Natif de Promasens, F. Ducrest fut ordonné prêtre en juillet 1893. Professeur d'histoire au Collège St-Michel, il entra en 1913 dans la direction de la Biblio-

transition. En premier lieu, les thèmes proposés aux lecteurs délaisse progressivement la problématique des origines, au sens large du terme, pour s'orienter vers des sujets d'étude situés en aval du moyen âge<sup>36</sup>. Rarement abordée au cours des années Besson, l'époque moderne constitue désormais, et pour plusieurs décennies, le centre de gravité des contributions francophones, avec en point de mire la Réforme protestante et ses conséquences, réelles ou supposées. C'est un peu comme si la réflexion historique avait été modulée en fonction des besoins de la controverse. En effet, et c'est là un second élément à souligner, on assiste durant ces années-là à un net durcissement de ton: les contributions francophones changent quelque peu de style, pour prendre un tour plus polémique. Dans les rangs catholiques, on semble affûter ses armes au travers d'articles qui, plus ou moins consciemment, figurent les contours de cette subculture catholique, exclusive et totalisante.

La tendance en effet, parmi l'élite catholique, est à la valorisation des préceptes chrétiens, unique recours d'un Occident miné moralement et socialement par les «erreurs» du monde moderne. La dénonciation pêle-mêle du matérialisme athée, de l'individualisme, du libéralisme, voire de la centralisation étatique s'effectue dans une conjoncture où les mérites du *Syllabus* reviennent à l'ordre du jour de certaines sphères vaticanes. En 1924, Gaston Castella, alors jeune professeur d'histoire à l'Université de Fribourg, publiait dans la RHES les conclusions d'un cours qu'il venait d'achever sur la Révolution française. Il s'agissait pour lui, en citant abondamment Jacques Maritain, celui d'*Antimoderne*, de démontrer que la Renaissance était, via la Révolution française, à la source de l'«incroyance moderne»<sup>37</sup>. A l'honneur dans les cercles néo-thomistes, la filiation Renaissance-Réforme-Esprit des Lu-

thèque cantonale et universitaire de Fribourg en qualité de sous-directeur, pour en devenir, 4 ans plus tard, le directeur. Fondateur des *Annales fribourgeoises*, il présida également depuis 1916 la Société d'histoire du canton de Fribourg (Semaine catholique, 54 (1925), 539–540). Albert Büchi lui a consacré une courte nécrologie dans la RHES (20 (1926), 69–70).

<sup>36</sup> Voir annexe III.

<sup>37</sup> «L'esprit de la Révolution», 18 (1924), 200–204 (204 pour la citation).

mières-Irréligion permettait à l'historien fribourgeois de déplorer la perte d'un monde chrétien, «disparu dans l'écroulement du moyen âge»<sup>38</sup>.

Le souvenir d'une chrétienté médiévale magnifiée apparaît également en filigrane d'un texte de Joseph Jordan paru la même année<sup>39</sup>. Brossant à grands traits l'évolution des relations entre la Confédération et l'Eglise, l'auteur prenait prétexte de ce rapide historique pour laisser entendre qu'en ce domaine, une rupture s'était opérée avec la Réforme:

«En somme, malgré quelques conflits, notre pays resta, durant ce moyen âge, profondément attaché à l'Eglise, manifesta bien un certain esprit laïque [sic], mais nullement antireligieux, voulut toujours réformer le clergé, et enfin entretint à l'ordinaire d'excellents rapports avec les évêques et les Papes. Les quelques conflits que nous avons signalés étaient presque inévitables. [...] Aussi ces luttes apparaissent-elles à leurs contemporains comme des débats de compétences qui troublaient de temps en temps la solide union entre la Confédération et l'Eglise».<sup>40</sup>

Mais la présence de deux catholiques au Conseil fédéral depuis 1919 et le rétablissement de la nonciature en juin 1920 n'ont-ils pas eu justement pour effet de dépassionner sensiblement les rapports entre l'Etat fédéral et la minorité confessionnelle? Si Jeanne Niquille, dans un article rigoureux et bien documenté, suggère que les catholiques furent des Confédérés plus loyaux qu'une certaine historiographie protestante ne voudrait le faire croire<sup>41</sup>, la

<sup>38</sup> *Ibid.*, 202. «Logiquement, la renaissance de l'idéal païen aurait dû conduire l'Europe au naturalisme radical. Mais les masses étaient encore profondément chrétiennes; l'Eglise se ressaisit; on eut un humanisme chrétien. Le classicisme français du XVII<sup>e</sup> siècle fut, en un certain sens, une réaction catholique, monarchique et nationale, contre la révolution humanitaire européenne. Mais la source naturaliste et rationaliste n'était pas tarie: elle devint, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le courant voltaire et encyclopédiste. Envisagée de ce point de vue, la Révolution française est donc un renouveau du naturalisme païen du *Quattrocento*» (*ibid.*, 202–203).

<sup>39</sup> «L'Eglise et la Confédération jusqu'à la Réforme», 18 (1924), 109–135.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 135.

<sup>41</sup> «La combourgeoise des cantons catholiques et du Valais et son renouvellement en 1623», 16 (1922), 218–230; à propos de cette combourgeoise, qui groupa à l'origine les cantons et demi-cantons de Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug et Fribourg, l'auteure écrit: «C'était, en fait, un premier Sonderbund catholique;

difficulté pour une frange d'entre eux de résorber totalement la double commotion du Sonderbund et du Kulturkampf traverse l'étude de Mgr Eugène Folletête, curé doyen de Porrentruy, consacrée à l'évêque jurassien Eugène Lachat<sup>42</sup>. Autant que le cardinal Mermillod, son cadet de six ans, Mgr Lachat fut, selon son hagiographe, la victime «des mêmes troubles religieux et du même ostracisme de la patrie ingrate envers ses meilleurs fils»<sup>43</sup>. Les épreuves du premier ne cédaient en rien à celles endurées par l'évêque du diocèse de Bâle: alors que les catholiques suisses commémoraient bruyamment le centenaire de la naissance de Gaspard Mermillod, l'association des deux prélat dans un commun martyre servait à rappeler que la restauration de la paix religieuse en Suisse avait été payée au prix fort:

«Tous deux honnis, calomniés, livrés à la vindicte publique, représentés comme des citoyens dangereux, ennemis de l'Etat, seuls responsables des maux immenses qui s'abattaient sur le pays [...]; tous deux affligés, dans l'amertume de leur exil, des coups violents et répétés portés à leur diocèse: spoliation et profanation des églises, introduction du schisme, persécution du clergé fidèle, poursuivi à cause de sa fidélité même à l'évêque; tous deux errants en quêteurs sur les chemins de l'étranger pour subvenir aux besoins pressants de leur église et de leur clergé dépouillés; tous deux enfin sacrifiés, l'un dans l'apothéose de la pourpre cardinalice, l'autre dans l'éclat de la dignité archiépiscopale».<sup>44</sup>

Une analyse de contenu laisse dans l'ombre bien des interrogations, par exemple les raisons qui ont motivé la publication d'articles de ce type: pareille décision résulte-t-elle d'un changement

l'expression est de [Johannes] Dierauer et elle se justifie pleinement. Mais en l'occurrence, les catholiques n'avaient fait que suivre l'exemple donné par Zurich et la combourggeoisie chrétienne; ils avaient adopté et réalisé la maxime de Zwingli: *Beatoresque sunt amicitiae, quae fide durant, quam ad quas instrumentis cogimur.* Et leur alliance, dont la teneur fut d'abord gardée secrète, résista au choc des deux guerres de Cappel et fut respectée aussi bien par la première que par la seconde paix nationale» (*ibid.*, 219).

<sup>42</sup> «Un évêque jurassien: Monseigneur Eugène Lachat. Esquisse biographique», 19 (1925), 19–38. L'article reprend une conférence de l'auteur prononcée l'année précédente devant la «Section historique» du *Katholikentag* de Bâle.

<sup>43</sup> *Ibid.*, 19.

<sup>44</sup> *Ibid.*, 19–20.

général d'état d'esprit sous la pression de la conjoncture ou s'explique-t-elle d'abord par l'action volontaire d'un rédacteur, en l'occurrence François Ducrest? Si le temps que ce dernier passa au sein de la rédaction de la RHES fut trop bref pour déceler les signes d'une possible influence de sa part, le problème se pose en des termes différents avec son successeur, Mgr Louis Waeber (1882–1961). La forte personnalité du chanoine<sup>45</sup>, sa longue activité de rédacteur, près de 35 années, les très nombreux articles et comptes rendus qu'il donna à la RHES jusqu'à sa mort forment les soubassements d'une ligne rédactionnelle que l'on appréciera, avec le recul, comme relativement homogène. Stables, les principes qui la gouvernent reposent sur quelques recettes éprouvées dont on attendait qu'elles ne bouleversent en rien l'édifice de cette contre-société catholique alors à son apogée. En reproduisant indéfiniment les cadres sociaux et physiques où la religion catholique s'est prioritairement inscrite au cours des siècles (paroisse, diocèse, abbaye, établissement hospitalier etc.), les études publiées n'ont pu en effet que conforter, tout en les épousant, les vues d'une Eglise tridentine soucieuse de stabilité, d'ordre et de tradition.

Considérées dans leur ensemble, les années Waeber ne sont donc guère enclines à innover. Elles perpétuent massivement l'idéal d'une pratique historienne enracinée dans le local et le régional, ne s'ouvrant qu'occasionnellement à des horizons géographiques et problématiques plus larges<sup>46</sup>. Cette historiographie,

<sup>45</sup> Originaire de Tavel et Schmitten, Louis Waeber fut ordonné prêtre le 22 juillet 1906. En mai 1917, il devint membre du Chapitre de Saint-Nicolas, où, dès après l'érection de l'église en cathédrale (1924), il fut élevé à la dignité de Grand Chantre. Reprenant en 1920 l'enseignement de Mgr Besson au Grand Séminaire (histoire ecclésiastique), celui-ci en fit son Vicaire général en 1934, charge qu'il continua d'exercer sous l'épiscopat de Mgr Charrière. En tant qu'historien, Louis Waeber doit sa réputation à l'ouvrage qu'il rédigea avec Aloys Schuwey: *Eglises et chapelles du canton de Fribourg*, Fribourg, St-Paul, 1957; c'est du reste en raison de cette publication que l'Université de Fribourg lui décerna le titre de docteur *honoris causa*. On trouvera une liste des publications du chanoine dans les Annales fribourgeoises, 43 (1958), 21–22. Voir également: Semaine catholique, 90 (1961), 315–317 et RHES, 55 (1961), 89–90.

<sup>46</sup> Font exception les articles de Paul Rousset sur le phénomène des croisades («Deux expériences pluralistes dans l'Europe du XII<sup>e</sup> siècle», 46 (1952), 113–129 et «A propos de l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis. Quelques problèmes d'histoire ecclésiastique», 52 (1958), 223–230). Compilateur de sources

qui conserve une forte imprégnation territoriale certes, mais également confessionnelle, demeure l'apanage d'historiens érudits, dont les travaux par ailleurs ne manquent parfois pas de mérite ni d'intérêt. Parmi eux, on recense un nombre appréciable de clercs réguliers, au moins jusqu'au sortir de la Deuxième Guerre mondiale<sup>47</sup>. Dans les années 1950 1960, leur présence se fait plus rare, encore que l'histoire des monastères et abbayes continue d'avoir ses adeptes<sup>48</sup>.

S'agissant des périodes couvertes, les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles constituent le champ d'investigation principal d'une historiographie qui ne s'aventure guère dans les eaux contemporaines. L'histoire des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles lui reste toujours étrangère. A l'évidence, la Révolution française, chargée des pires griefs par la majorité du clergé, fonctionne ici comme une ligne Maginot, un

anciennes ou récemment mises à jour, P. Rousset a écrit sur les croisades plusieurs ouvrages novateurs, qui sont très vite devenus des classiques du genre (notamment son premier intitulé: *Les origines et les caractères de la première croisade*, Neuchâtel, La Baconnière, 1945). La RHES publiera ultérieurement trois autres articles de cet historien tenant d'une histoire des idées, voire des mentalités («Rutebeuf poète de la croisade», 60 (1966), 103–111; «La femme et la famille dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital», 63 (1969), 58–66 et «Un huguenot propose une croisade: le projet de François de la Noue (1580–1585)», 72 (1978), 333–344).

<sup>47</sup> Outre les travaux de dom Courtray («Essai de catalogue des Chartreux de La Val-sainte et de La Part-Dieu», 26 (1932), 59–66; 27 (1933), 19–34; 28 (1934), 40–50, 129–140, 214–223, 272–283; 29 (1935), 45–60, 122–122), signalons ceux de dom Germain Morin («Douze lettres inédites de personnages ecclésiastiques du XIII<sup>e</sup> siècle», 20 (1926), 127–138; «Le Missel de Payerne», 25 (1931), 102–111; «La légende de l'«Engelweihe» à Einsiedeln» 37 (1943), 1–7 et «Un bréviaire clunisien du XII<sup>e</sup> siècle à la Bibliothèque de Fribourg», 38 (1944), 209–213), de Léon Kern («Note pour servir à l'histoire des prieurés de bénédictins de Quartino et de Giorrino», 31 (1937), 387–391 et «Autour du procès d'Hugues Géraud, évêque de Cahors», 32 (1938), 1–7) et de l'historien de la Maison du Grand-St-Bernard, Lucien Quaglia («S. Bernard de Montjou d'après les documents liturgiques», 38 (1944), 1–32 et «L'habit des chanoines du Grand-Saint-Bernard», 39 (1945), 33–46).

<sup>48</sup> Paul Clément, «Nécrologie de la Maigrauge. Catalogue des fondations», 45 (1951), 293–313; Alfred Cordolian, «Les manuscrits de comput ecclésiastique de l'Abbaye de St-Gall du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle», 49 (1955), 161–200; «L'évolution du comput ecclésiastique à St-Gall du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle», 49 (1955), 288–323 et «Les manuscrits de la bibliothèque de Berne provenant de l'abbaye de Fleury au XI<sup>e</sup> siècle», 52 (1958), 135–150.

seuil psychologique qu'on n'ose franchir, moins par prudence heuristique que par choix idéologique. Si on l'aborde, c'est uniquement pour mieux en souligner les désastres:

«Comme partout où elle s'installa à demeure, la Révolution française accumula, dans la principauté de l'Evêché de Bâle, les mêmes ruines et poursuivit la même œuvre d'impiété, et partout elle constitua une dure et longue épreuve, morale et matérielle, pour le clergé de ce diocèse. [...] La vieille Suisse n'a connu les coups de l'impiété révolutionnaire qu'en 1798; et si graves qu'aient pu en être les dommages, l'invasion passa rapide comme un torrent furieux». <sup>49</sup>

On notera cependant que par rapport aux années précédentes, il est fait un usage plus systématique du compte rendu, tant sur le plan quantitatif que qualitatif<sup>50</sup>. A cet égard, la parution des volumes successifs de l'*Histoire de l'Eglise*<sup>51</sup> d'Alcide-Mannès Jacquin, professeur à l'Université de Fribourg, de la *Geschichte der Päpste*<sup>52</sup> de Ludwig von Pastor, de la *Papstgeschichte der neuesten Zeit*<sup>53</sup> de Joseph Schmidlin, de l'*Histoire des Papes*<sup>54</sup> de Gaston Castella, de la monumentale *Histoire de l'Eglise*<sup>55</sup> dirigée par Augustin Fliche et Victor Martin ou de l'*Histoire illustrée de*

<sup>49</sup> Eugène Folletête, «Le clergé de l'Ancien Evêché de Bâle durant la Révolution», 31 (1937), 301–310, 392–402 (301 et 402 pour la citation).

<sup>50</sup> Voir annexe V.

<sup>51</sup> Histoire de l'Eglise, Paris, Desclée, 1928 1948, 3 vol. (voir: RHES: 24 (1930), 254 et 31 (1937), 315–317).

<sup>52</sup> Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters, Freiburg i. Br., Herder, 1927–1933, 11 vol. (voir RHES: 21 (1927), 156–160, 316–319; 25 (1931), 299–302; 26 (1932), 214–216, 302–308; 27 (1933), 139–143, 299–303; 28 (1934), 150–155, 299–304; 29 (1935), 286–293 et 30 (1936), 142–148).

<sup>53</sup> Papstgeschichte der neuesten Zeit, München, Verlag Kösel u. Pustet, 1933–1939, 4 vol. (voir RHES: 28 (1934), 304–308; 30 (1936), 75–80, 341–344 et 34 (1940), 71–75).

<sup>54</sup> Histoire des Papes, Zurich, éd. du Fraumunster, 1944–1945, 3 vol. (voir RHES: 40 (1946), 61–67, 157).

<sup>55</sup> Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours, Paris, Bloud et Gay, 1934–1951, 21 vol. (voir: 29 (1935), 317–320; 30 (1936), 90–91; 32 (1938), 309–313; 33 (1939), 262–266, 345–351; 41 (1947), 65–73, 236–247, 247–251; 43 (1949), 70–77; 44 (1950), 220–229, 297–309; 45 (1951), 314–318; 46 (1952), 151–153, 238–240; 47 (1953), 151–156; 48 (1954), 73–77 et 51 (1957), 59–61).

*l'Eglise*<sup>56</sup> publiée sous la direction de Georges de Plinval et Romain Pittet sera l'occasion, pour le chanoine Waeber, de produire à chaque fois d'amples et méticuleux commentaires critiques, où on lit la conception d'un catholicisme traditionnel, conservateur quoique modérément ultramontain. Sans avoir livré un seul article à la RHES, le Père Marie-Humbert Vicaire (1906–1993) rédigera également, dès 1938, un nombre important de comptes rendus, généralement d'ouvrages ou de travaux parus en Belgique<sup>57</sup>.

Cela dit, le trait distinctif des années Waeber est à chercher ailleurs. Il réside, selon nous, dans la place qui fut réservée, côté francophone, aux questions relatives à la Réforme protestante. Quand bien même il n'apparaîtrait pas explicitement dans l'intitulé, le sujet filtre à travers maintes études parues au cours de cette période. Doit-on vraiment s'en étonner alors que l'entre-deux-guerres est tout entier marqué par une nette reprise de la polémique entre catholiques et protestants<sup>58</sup>? En 1925, Jacques Maritain, récemment converti, lance un pamphlet acrimonieux: *Trois Réformateurs, Luther, Descartes, Rousseau* (Paris, Plon). Dans cet ouvrage, qui valut à Maritain de publiques inimitiés<sup>59</sup>, l'animateur

<sup>56</sup> Histoire illustrée de l'Eglise, Genève, éd. de l'Echo illustré, 1946–1948, 2 vol. (voir RHES: 39 (1945), 67–69, 302–307; 40 (1946), 150–153, 318–322; 41 (1947), 165–169, 335–338 et 42 (1948), 145–148, 323–326).

<sup>57</sup> Notamment ceux de la collection des *Analecta Vaticano-Belgica* ou du Bulletin de l'Institut historique belge de Rome; selon son nécrologue, Guy Bedouelle, le Père Vicaire a également «rendu compte des activités et des publications dans le domaine de l'histoire ecclésiastique suisse dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain» (RHES, 88 (1994), 198).

<sup>58</sup> Guy Bedouelle, «Les historiens catholiques et la Réforme protestante», in: Revue de Théologie et de Philosophie, 118 (1986), 131–144; Olivier Blanc et Bernard Reymond, Catholiques et protestants dans le Pays de Vaud. Histoire et population 1536–1986, Genève, Labor et Fides, 1986, 9–131; Gérard Guisolan, La Broye vaudoise et fribourgeoise dans l'entre-deux-guerres. Histoire comparative, Fribourg, éd. Universitaires, 1992, 93–139.

<sup>59</sup> Philippe Chenaux, «La renaissance thomiste en Suisse romande dans les années 1920», in: Urs Altermatt (s. la dir. de), Schweizer Katholizismus zwischen den Weltkriegen 1920–1940, Fribourg, éd. Universitaires, 1994, 27–44; texte repris dans: RHES, 85 (1991), 119–138; du même auteur: «Le milieu maritain», in: Nicole Racine et Michel Trebitsch (s. la dir. de), Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux, Paris, Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent, n° 20 (1992), 160–187 et «Jacques Maritain et la Suisse romande», in: Nova et Vetera, 68 (1994), 280–293.

du cercle de Meudon s'en prend violemment à ces fossoyeurs de la civilisation occidentale que représentaient, à ses yeux, les trois personnages précités. La même année, l'abbé Charles Journet (1891–1975), alors vicaire à l'église du Sacré-Cœur à Genève, fait paraître *L'esprit du protestantisme en Suisse* (Paris, Nouvelle Librairie nationale), dans lequel il flétrit une croyance qui n'est, selon lui, que «pseudo-évangélisme et pseudo-surnaturalisme».

Si elle tarda à se mettre en place, la réplique protestante finit par trouver son porte-parole, en la personne d'Albert-Oscar Dubuis, pasteur à Chardonne et auteur d'un libelle au succès retentissant, *Le Voile déchiré ou le génie du protestantisme*<sup>60</sup>. Mais le point culminant de la polémique fut sans conteste atteint en 1933, date choisie par Mgr Besson pour publier un ouvrage destiné à faire époque, *Après quatre cent ans* (Genève, éd. Jacquemoud). Avec ce livre, échange épistolaire fictif entre un curé et un pasteur, Marius Besson asseyait définitivement sa réputation de controversiste, «aussi aimable dans son allure que redoutable dans ses effets»<sup>61</sup>.

Ce retour à l'offensive, qui ne se départit pas d'un certain conformisme doctrinal, fédère les catholiques derrière leurs chefs, dans des passes d'armes idéologiques et historiques que les besoins de la Défense spirituelle d'abord, de la Deuxième Guerre mondiale ensuite n'atténueront en définitive qu'à peine. Attitude résolument triomphaliste donc face à des protestants qu'inquiétait, non sans raison d'ailleurs, le renouveau thomiste des années 1920–1930. Portés par un courant dont ils furent à la fois les garants et le produit direct, plusieurs contributeurs francophones de la RHEs tentent d'apporter leur caution d'historien au débat, en visitant et revisitant ces siècles qui consommèrent la rupture avec les «frères séparés». A l'arrivée, le bilan de cette introspection historique apparaît d'une valeur fort inégale, le bon alternant avec le moins bon, voire l'anecdotique. Au vrai, on ne semble que difficilement résister à la tentation du discours légitimant dans ce qui ressemble, aujourd'hui, à un dialogue de sourds entre deux parties décidées à ne rien se concéder l'une l'autre.

<sup>60</sup> Lausanne, éd de La Concorde, 1929.

<sup>61</sup> Bernard Reymond, «Catholiques et protestants: la grande controverse de 1933», in: Gazette de Lausanne des 26 et 27 juillet 1986.

Les préoccupations affichées par les études ayant pour thème la Réforme peuvent être classées en deux catégories. D'abord, on tient à mettre en exergue l'esprit de résistance dont firent montre certains cantons ou régions catholiques face au prosélytisme de la religion adverse. Ainsi de la ville de Porrentruy et de sa population, conjurant le «péril» protestant représenté ici par le réformateur Guillaume Farel:

«Menacé [...] au sud, à l'est et à l'ouest par la marche en avant de la nouvelle religion, Porrentruy ne serait-il pas aussi entraîné dans le mouvement? La situation semblait d'ailleurs favorable aux entreprises des novateurs. Le monde était en travail et les idées d'indépendance et de rénovation dans tous les domaines fermentaient dans la société, et si elles ne parvenaient pas à trouver leur issue naturelle, elles risquaient de faire tout éclater. [...] Jusqu'ici, il n'y a eu que des infiltrations souterraines de la nouvelle doctrine. Avec Guillaume Farel, le fougueux réformateur dauphinois, commencent les attaques directes [...]. Mais Porrentruy resta, au milieu de tant de régions arrachées à l'Eglise, fidèle à la foi catholique et ce sera toujours, à travers les siècles, un signe distinctif de sa physionomie et le plus beau fleuron de sa couronne». <sup>62</sup>

L'Histoire et ses enseignements exigeaient donc des catholiques de redoubler de vigilance face aux doctrines qui, de tout temps, ont menacé leur religion. L'occasion n'était que trop propice alors pour évoquer, en guise de rappel, le rôle et l'action de ceux grâce à qui la cause du catholicisme avait fini par triompher, en amont et en aval de la Réforme: les Jésuites et leurs collèges<sup>63</sup>, tel ou tel ecclésiastique méritant<sup>64</sup> et, bien sûr, l'autorité civile:

«Le problème posé un peu partout dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> par la crise religieuse fut tranché à Fribourg au cours des années 1522 à 1530. Sans avoir été aussi grave qu'ailleurs, l'alerte avait été chaude. [...] A Fribourg même, la cause du catholicisme

<sup>62</sup> Eugène Folletête, «Les tentatives de la Réforme à Porrentruy, au XVI<sup>e</sup> siècle», 30 (1936), 25–36 (25–26 et 35 pour la citation).

<sup>63</sup> Louis Waeber, «La première translation des reliques de saint Canisius (1625)», 36 (1942), 81–106 et surtout Joseph Jordan, «Le P. Jacques Gachoud, jésuite fribourgeois (1657 1726)», 54 (1960), 282–302 et 55 (1961), 1–20, 168–190, 288–308.

<sup>64</sup> Louis Waeber, «Un curé, le doyen Löubli de Berne, dont Fribourg eut de la peine de se débarasser [sic]», 48 (1954), 1–16, 275–305 et 49 (1955), 34–42, 107–124.

est en somme gagnée dès la fin de 1530. Elle l'a été grâce à la fermeté – d'aucuns diront l'intransigeance – du gouvernement, énergie qui n'a d'égale que l'insistance mise par Berne à implanter la Réforme chez lui, ainsi que dans les milieux où il estimait pouvoir exercer son influence».<sup>65</sup>

Mais l'Eglise catholique, à lire certains articles, n'avait assuré sa pérennité, dans les contrées qui lui seront restées fidèles, pas uniquement grâce à l'intervention du bras séculier ou à l'action de quelque expédient occasionnel: elle le devait avant toute chose à la capacité qu'elle eut, dès le Concile de Trente en particulier, de réformer ses structures en profondeur. L'attachement des populations au catholicisme, l'ardeur religieuse d'une paroisse dépendaient en grande partie du zèle du clergé, de l'impeccabilité de ses mœurs, de la qualité aussi de sa formation intellectuelle et théologique. On eut dès lors comme autre préoccupation majeure, celle de mettre en valeur l'activité de l'Eglise tout au long de la réforme tridentine:

«Que le succès d'une restauration religieuse dépendît au premier chef de la réforme du clergé, c'était chose admise par les intéressés eux-mêmes [...]. Après 1620, l'amélioration du clergé est manifeste. En 1626 le brevet d'un nouvel official ne contient plus la clause spéciale concernant le concubinat des prêtres et quelques années plus tard, en 1630, le compte des concubinaires est supprimé. [...] A ce moment aussi la guerre de Trente Ans commence ses ravages dans le diocèse, et surtout dans les doyennés d'Alsace. La

<sup>65</sup> Louis Waeber, «Le prédicateur de Fribourg et son conflit avec Berne au moment de la Réformation», 45 (1951), 1–12, 115–145 (1–2 pour la citation); dans un autre article paru quelques années après, L. Waeber redit tout le bien qu'il pensait du gouvernement fribourgeois: «[Celui-ci] fut ferme, mais souple en même temps. Il restait fidèle à la foi des ancêtres, entendant par-dessus tout demeurer dans la ligne qu'ils avaient tracée. Soutenu, stimulé même par quelques membres du clergé, aidé surtout par la protection d'En-Haut, objet de cette mystérieuse prédilection dont fait œuvre la Providence [...], Fribourg, à une époque troublée, entouré de puissants voisins qui s'étaient prononcés en sens contraire, sut tenir tête au danger, esquiver la menace et conserver au pays le trésor de la foi» («La réaction du gouvernement de Fribourg au début de la Réforme», 53 (1959), 105–124, 213–232, 290–318).

terrible catastrophe fera des coupes sombres dans le clergé bâlois que ces événements, avec leur cortège d'horreur, achèveront de purifier, en soumettant sa fidélité à la plus rude des épreuves».<sup>66</sup>

### *En finir avec le Kulturkampf?*

En 1963, à l'occasion du centenaire de l'accession au siège épiscopal bâlois de Mgr Lachat, l'abbé André Chèvre<sup>67</sup>, successeur du chanoine Waeber au sein du Comité de la RHEs, pouvait écrire:

«Le hasard veut que ce centenaire tombe sur l'année du deuxième concile du Vatican. La coïncidence est curieuse. On sait en effet que les événements qui ont valu à cet évêque de Bâle de passer dans l'histoire comme champion de la foi et défenseur intrépide des droits de l'Eglise sont étroitement liés au premier concile du Vatican, auquel Mgr Lachat assista et prit une part active. En effet, la phase aiguë du Kulturkampf, la persécution religieuse, dont ce prélat fut la victime, eut pour origine la décision conciliaire relative au dogme de l'inaffabilité pontificale [...]. Mais les idées, les partis et les hommes ont évolué depuis. [...] Aujourd'hui, et pour ne parler que de nos pays, une Eglise catholique respectée, une papauté au prestige immense sont généralement libres de leurs mouvements, surtout sur le plan doctrinal. Les rapports entre les deux

<sup>66</sup> André Chèvre, «Après le concile de Trente. L'évêque de Bâle réforme son clergé», 45 (1950), 17–36, 111–137 (18 et 121–122 pour la citation); du même auteur: «La première visite *ad limina* des évêques de Bâle après le concile de Trente», 40 (1946), 82–100; «A propos d'un échange de territoires entre l'évêque de Bâle et l'archevêque de Besançon vers les années 1600», 41 (1947), 1–18, 101–121; «La restauration religieuse tridentine dans le diocèse de Bâle – Le nonce à l'œuvre», 42 (1948), 11–22, 107–123.

<sup>67</sup> Originaire de Mettemberg, près de Delémont, A. Chèvre est né en 1912. Après des études menées à la Faculté de théologie de Lucerne et à l'Université grégorienne de Rome, l'intéressé soutient sa thèse de doctorat à l'Université de Fribourg en 1944 (*L'officialité du diocèse de Bâle à Altkirch à l'époque de la Contre-Réforme 1565–1630*, Fribourg, éd. St-Paul, 1946). Il conservera son poste de co-rédacteur à la RHEs jusqu'en 1986 (Pierre-Olivier Walzer (s. la dir. de), *Anthologie jurassienne*, Porrentruy, Société jurassienne d'Emulation, tome 2, 433–436).

pouvoirs sont bons et les grandes assises de l'Eglise à Rome n'éveillent qu'intérêt et sympathie, tout au plus de l'indifférence, mais pas d'hostilité. Les confessions religieuses sont animées d'un esprit œcuménique réel et prometteur».<sup>68</sup>

Une quinzaine d'années plus tard, le chanoine Georges Bavaud, également porté par l'élan conciliaire, se proposait de mettre en regard les écrits du chanoine Fontaine (1754–1834) sur la tolérance religieuse et la déclaration de Vatican II *Dignitatis humanae* sur la liberté religieuse:

«Le chanoine Fontaine [...] souhaitait ardemment que les chrétiens soient attentifs à ce que le IIe Concile du Vatican appelle les «signes des temps». Il avait vu sans regrets s'écrouler l'Ancien Régime, et l'un des problèmes cruciaux de l'époque était celui de la liberté religieuse. En 1800, il aborde cette question dans un petit livre intitulé: *Un mot sur la tolérance religieuse d'après les lumières de la raison*».<sup>69</sup>

Si l'optique problématique choisie par le chanoine Fontaine l'obligea à dissocier d'une certaine manière orthodoxie et orthopraxie, «puisque catholiques et protestants s'accordent face à la «morale» alors qu'ils divergent en présence du «dogme»», il en allait différemment de Vatican II, qui évita «absolument cette dissociation que le curé de Villaz-St-Pierre jugeait à juste titre fort contestable»<sup>70</sup>. Les Pères conciliaires, en situant leurs propos dans une perspective résolument universelle, auront donc placé la question de la liberté religieuse et, subséquemment, de la tolérance aux autres confessions, à un niveau plus élevé encore que celui du chanoine Fontaine, «préoccupé par un problème pratique valable pour la Suisse du début du XIX<sup>e</sup> siècle»<sup>71</sup>.

La remise à l'honneur de la pensée d'un ecclésiastique fribourgeois ami des Lumières et préoccupé de tolérance religieuse s'accordait bien avec les exigences du dialogue œcuménique instruit

<sup>68</sup> «Mgr Eugène Lachat, évêque de Bâle. A propos d'un centenaire 1863–1963», 58 (1964), 119–133 (119–120 pour la citation).

<sup>69</sup> «Le chanoine Fontaine face au problème de la liberté religieuse», 72 (1978), 345–355 (345 pour la citation).

<sup>70</sup> *Ibid.*, 354.

<sup>71</sup> *Ibid.*

par Vatican II<sup>72</sup>. Acteur engagé du rapprochement interconfessionnel, le même chanoine Bavaud examinait, dans un autre article, la désunion des catholiques et des protestants à la lumière des réflexions du réformateur vaudois Pierre Viret (1511–1571) sur son enfance catholique<sup>73</sup>. Ministère sacerdotal, dévotion aux saints, vie liturgique, célébration du mariage, prière pour les morts, piété populaire: l'analyse systématique des positions et de l'enseignement de Pierre Viret par rapport à la théologie catholique aiderait-elle à une meilleure intelligence des controverses passées et présentes, partant à une réconciliation plus prompte entre catholiques et protestants<sup>74</sup>? Plus largement, cette commune référence à Vatican II, tant chez l'abbé Chèvre que chez le chanoine Bavaud, postulait-t-elle une pacification des mémoires dans l'intention de travailler à une lecture moins partielle et partielle du passé? Etait-elle, en d'autres termes, purement circonstancielle ou impliquait-elle l'exigence d'un véritable décentrement historiographique, intégrant la vision de l'autre à la sienne propre?

Sur un terrain plus proprement historique, Francis Python relevait en 1988 les nombreux mérites de l'ouvrage de Peter Stadler sur le *Kulturkampf*<sup>75</sup>, lequel venait de signer à ses yeux, «avec une sereine impartialité, [...] une étude monumentale et, à vues humaines, définitive»<sup>76</sup>. Et l'historien fribourgeois, devenu entre-temps co-rédacteur de la RHES, d'indiquer la voie à suivre dans le sillage de cette étude:

<sup>72</sup> Sur le chanoine Fontaine: Jean-Pierre Uldry, *Le chanoine Fontaine et son temps*, Fribourg, mém. de lic., Université de Fribourg, 1965; voir aussi: *Annales fribourgeoises*, 47 (1966), 111–142.

<sup>73</sup> «Le regard critique de Viret sur son enfance catholique», 80 (1986), 99–116.

<sup>74</sup> Cet article ne traite en fait qu'un court aspect d'une étude plus vaste menée par Georges Bavaud et intitulée: *Le Réformateur Pierre Viret (1511–1571)*. Sa théologie, Genève, Labor et Fides, 1986. Dans le compte rendu qu'il fit de cet ouvrage, Silvain Fattebert, théologien et pasteur protestant, notait ceci en conclusion: «On peut se demander si le souci des discussions œcuméniques contemporaines n'a pas pesé sur l'exposé du chanoine Bavaud, l'amenant à minimiser les conflits du XVI<sup>e</sup> siècle pour favoriser les rapprochements d'aujourd'hui» (RHES, 81 (1987), 263).

<sup>75</sup> *Der Kulturkampf in der Schweiz. Eidgenossenschaft und Katholische Kirche im europäischen Umkreis 1848–1888*, Frauenfeld/Stuttgart, 1984.

<sup>76</sup> «Une histoire générale de ce long et âpre conflit qui imprima sa marque à la difficile intégration des catholiques à l'Etat fédéral restait à écrire. Après des ouvrages rédigés à chaud ou des études partielles attentives à l'aspect juridique de l'affron-

«Ce renouvellement profond des connaissances et de la portée du Kulturkampf sert en premier lieu l'historiographie du catholicisme romain en Suisse. Il éclaire aussi, et plus qu'en contrepoint, l'éclosion et les causes de la marginalisation du catholicisme chrétien. Il suscite enfin de nouvelles interrogations sur le rôle des réformés. Le temps n'est-il pas venu de tenter une histoire religieuse de la Suisse prenant en compte toutes ses dimensions confessionnelles? Elle devra nécessairement être à plusieurs voix. La qualité et la probité de l'approche qu'a réalisée P. Stadler en montre le chemin».<sup>77</sup>

Trois moments, trois historiens, trois coups de projecteur qui, sans avoir forcément de filiation directe entre eux, laissent pressentir les transformations opérées au cours de ces trois dernières décennies. Certains indices ne trompent pas qui découvrent une production francophone renouvelée, tant dans ses objets que dans la façon de les appréhender. A cet égard, les années 1980 se signalent par plusieurs innovations dont les effets induits ne sont pas tous mesurables, vu qu'il s'agit là d'un processus toujours en cours. On retiendra pour commencer une ouverture appréciable à l'histoire immédiate ou contemporaine<sup>78</sup>, encore que les contributions centrées sur le moyen âge demeurent majoritaires<sup>79</sup>. Celles-ci pérennissent la tradition d'une histoire érudite nourrie de chartes et de cartulaires, qui s'éloigne cependant quelque peu du modèle classique longtemps pratiqué par le clergé régulier. La vie des monastères ou l'expérience érémitique, pour parler d'exemples emblématiques, se comprennent désormais moins dans leurs attributions singulières et, pour tout dire, hermétiques que dans la dynamique d'un réseau relationnel aux configurations multiples (économique, politique, culturelle, spirituelle etc.)<sup>80</sup>. On y découvre également l'uti-

tement ou à ses dimensions confessionnelles ou régionales, l'heure était venue de cerner le conflit dans toute son étendue et dans toute sa profondeur» (RHES, 82 (1988), 239).

<sup>77</sup> *Ibid.*, 240–241.

<sup>78</sup> Voir notamment le dossier consacré à «L'histoire du catholicisme suisse au XX<sup>e</sup> siècle», 85 (1991).

<sup>79</sup> Voir annexe III.

<sup>80</sup> Voir à cet égard l'intéressant dossier consacré aux «Echanges et réseaux monastiques Franche-Comté – Pays de Vaud», 82 (1988), qui renferme plusieurs contributions francophones (Catherine Santschi, Bernard de Vregille, René Locatelli, Benoît Chauvin, Nicolas Morard, Jean-Daniel Morerod et Roger Stauffenegger).

lisation de procédures nouvelles d'analyse des textes, susceptible de renouveler l'interprétation des pratiques ou discours religieux<sup>81</sup>.

Si l'équilibre entre les différentes périodes historiques souffre de distorsions, les Temps modernes n'apparaissant peu ou plus, l'horizon thématique et problématique des contributions franco-phones s'est considérablement diversifié. Les thèmes autrefois porteurs (origines chrétiennes, Réforme protestante, Contre-Réforme etc.) ont aujourd'hui perdu de leur importance – de leur intérêt? –, au profit de problèmes historiques tout autant mobilisateurs sur le plan idéologique (doctrine sociale de l'Eglise<sup>82</sup>, rapport des catholiques au fascisme<sup>83</sup>, renouveau thomiste<sup>84</sup>, jeunesse catholique durant l'entre-deux-guerres<sup>85</sup>, catholicisme libéral<sup>86</sup>, Inquisition<sup>87</sup> etc.). Cette historiographie, qui n'a pas encore fait sa place aux phénomènes religieux dissidents ou aux autres religions abrahamiques<sup>88</sup>, semble défendre une approche qui intègre pleinement le champ religieux à son contexte social et politique, refusant en quelque sorte d'en faire une catégorie marginale ou à part. La tendance est réjouissante, même si une curiosité plus grande pour l'anthropologie historique ou la sociologie religieuse pourrait avantageusement dynamiser une réflexion parfois redondante par-

<sup>81</sup> Par exemple: Bernard Andenmatten, «Les Béguines à Lausanne au XIV<sup>e</sup> siècle», 80 (1986), 3–29; Bernard Andenmatten et Kathrin Utz Tremp, «De l'hérésie à la sorcellerie: l'inquisiteur Ulric de Torrenté OP (vers 1420–1445) et l'affirmissement de l'inquisition en Suisse romande», 86 (1992), 69–119 ou Pierre Dubuis, «Le prêtre et sa famille en Valais à la fin du Moyen Age. Quelques remarques», 89 (1995), 89–98.

<sup>82</sup> Francis Python, «La doctrine sociale de l'église dans l'enseignement à l'Université de Fribourg. Approche thématique et essai de périodisation, 1889–1956», 83 (1989) 83–119.

<sup>83</sup> Fabrizio Panzera, «Les catholiques tessinois face au fascisme (1922–1940)», 84 (1990), 83–94.

<sup>84</sup> Philippe Chenaux, «La renaissance thomiste en Suisse romande...», *art. cit.*

<sup>85</sup> Claude Hauser, «La jeunesse catholique du Jura au tournant des années 1930: entre action catholique et action politique», 85 (1991), 157–170.

<sup>86</sup> Isabelle de Vevey, «En marge du schisme vieux-catholique: le dialogue de l'abbé Charles de Raemy avec Hyacinthe Loysen et ses remous dans le diocèse de Lausanne (1873–1877)», 81 (1987), 151–190.

<sup>87</sup> Bernard Andenmatten et Kathrin Utz Tremp: «De l'hérésie à la sorcellerie...», *art. cit.*

<sup>88</sup> Christine Lauener, «La communauté juive d'Avenches entre 1826 et 1870: développement et repli sur soi», 88 (1994), 111–130.

ce que trop compartimentée. Enfin, on observera que les laïcs, surtout de jeunes universitaires, occupent désormais une place prépondérante dans une histoire largement décléricalisée.

\*  
\* \*

Que peut-on retenir de ce tour d'horizon historiographique? Les enseignements nous paraissent être de deux ordres et touchent aussi bien à l'évolution de la RHES en soi qu'au statut de l'histoire religieuse en général<sup>89</sup>. Sur le premier sujet, la croyance en la valeur apologétique de l'histoire a longtemps stérilisé une pratique historienne qui n'avait d'autre justification que d'être, en forçant à peine le trait, un canton plus ou moins subalterne de la pastorale ou de la théologie. A leur manière, certaines contributions franco-phones expriment l'idéal souvent prôné d'une histoire devant seconder les luttes présentes: le passé devient alors ce réservoir commode où l'on puise complaisamment la légitimité de quelque droit ou privilège actuel.

Partie prenante de cette subculture catholique dont elle fut, à l'origine du moins, une émanation directe, la RHES découvre pourtant, après examen, des conceptions divergentes de l'apologie. Ici, les années Besson, dont la quête des origines aura constitué l'élément moteur, ont valeur d'exemplarité. On y voit en effet à l'œuvre des tentatives intéressantes visant à rendre compatibles une recherche historique sérieuse et l'intérêt supérieur de l'Eglise, la conformité aux exigences de la méthode critique et la fidélité au dogme catholique. Faudrait-il alors parler d'une apologie *raisonnable* ou mieux, *constructive*, pour la distinguer des libelles grossiers généralement répandus? En des temps où l'histoire s'identifiait massivement au positivisme, il n'était certainement pas facile, pour un historien de l'Eglise membre du clergé, de pousser jusqu'à son terme la logique critique, sans avoir pour cela à renier son appartenance confessionnelle.

<sup>89</sup> Signalons que cette évolution n'est pas sans présenter quelques traits de parenté avec la Revue d'histoire de l'Eglise de France (à ce sujet: Claude Savart, «La Revue d'histoire de l'Eglise de France. Analyse rétrospective», in: R.H.E.F., 68 (1982), 5–29 et Gabriel Le Bras, «La Société d'Histoire ecclésiastique de la France de 1914 à 1939», in: R.H.E.F., 26 (1940), 5–13).

Le problème, particulièrement aigu au début du siècle, a-t-il pour autant perdu de son actualité? Nous serions tenté de répondre par la négative, si l'on songe aux réticences qui s'expriment lorsqu'il s'agit d'appliquer à l'Eglise les mêmes critères scientifiques qu'à n'importe quelle autre institution humaine. Certes, l'évolution s'est faite dans le sens d'une distance critique et d'une indépendance de jugement toujours mieux comprises. Le contenu des contributions analysées dans ces lignes en fait foi: l'émancipation de la gouverne ecclésiale ou de toute autre forme de régulation externe représente, pour l'historiographie du catholicisme suisse, l'acquis le plus visible et peut-être le plus précieux de ces vingt dernières années. Pourtant, et là réside l'autre enseignement majeur, la pratique historienne a été trop subordonnée, par le passé, aux fluctuations du contexte ecclésial et politique pour considérer cet acquis comme définitif. Aussi, plus que la satisfaction, c'est la vigilance qui doit aujourd'hui nous habiter face à une reconfessionnalisation toujours possible de l'histoire religieuse en Suisse.

## Annexe I: liste des contributeurs francophones 1907–1995

*Légendes:*

- en caractères gras: nombre total d’articles publiés) (avec année de parution)
- en caractères «standard»: nombre total de compte(s) rendu(s) publié(s) (idem)
- un astérisque accompagne les contributeurs appartenant au clergé

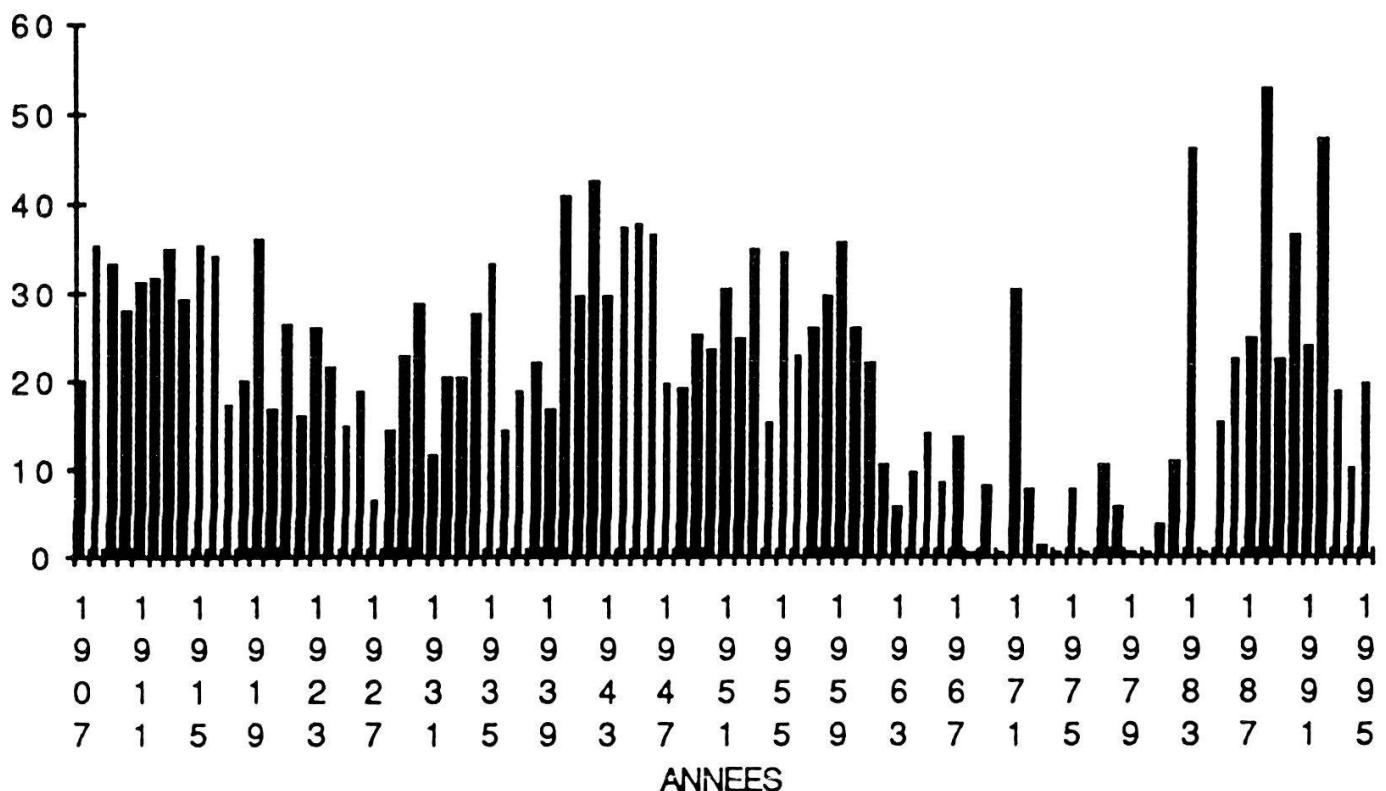
AEBISCHER, Paul	<b>4</b>	1926 / 1928 / 1931 / 1934
AMIET, Robert	<b>1</b>	1983
ANDENMATTEN, Bernard	<b>2</b>	1986 / 1992
	2	1987 / 1990
BACKMUND, Norbert R.P.*	<b>1</b>	1952
BAVAUD, Georges O.P.*	<b>3</b>	1964 / 1978 / 1986
	2	1953 / 1960
BEAUD, Joseph*	<b>1</b>	1908
BEDOUELLE, Guy O.P.*	<b>3</b>	1986 / 1988 / 1989
BENDER, Philippe	<b>1</b>	1991
BENZERATH, Michel	<b>1</b>	1912
BESSON, Marius*	<b>16</b>	1907 / 1908 / 1909 / 1910 / 1911 / 1918 / 1925 / 1937 / 1941
	29	1907 / 1908 / 1909 / 1910 / 1911 / 1913 / 1943
BERNUS, H.	1	1913
BLONDEAU, Georges	<b>3</b>	1927 / 1928 / 1929
BOSON, Justin R.P.*	<b>1</b>	1925
BRAUN, P. M. O.P.*	1	1941
CAMPICHE, Raoul F.	<b>6</b>	1914 / 1921 / 1923 / 1928 / 1932
CASTELLA, Gaston	<b>3</b>	1924 / 1925 / 1927
CHAPUISAT, Jean-Pierre	<b>1</b>	1956
CHAUVIN, Benoît	<b>2</b>	1988 / 1990
CHENAUX, Philippe	<b>1</b>	1991
CHEVALLEY, Eric	<b>1</b>	1992
	1	1991
CHENE, Catherine	3	1994 / 1995
CHEVRE, André*	<b>10</b>	1946 / 1947 / 1948 / 1949 / 1950 / 1953 / 1954 / 1962 / 1964 / 1969
	24	1947 / 1948 / 1949 / 1951 / 1952 / 1956 / 1957 / 1962 / 1963 / 1964 / 1965 / 1967 / 1972 / 1973
CHIFFOLEAU, Jacques	1	1990
CLEMENT, Paul	<b>1</b>	1951
COLLOMB, Alfred*	1	1929
COPPIER, Louis	<b>1</b>	1924
CORDOLIANI, Alfred	<b>4</b>	1955 / 1957 / 1958

COURTRAY, Albert dom*	<b>12</b>	1911 / 1913 / 1914 / 1915 / 1916 / 1919 / 1920 / 1922 / 1932 / 1933 / 1934 / 1935 1 1935
CRAVATTE, B. O.P.*	<b>1</b>	1941
CUENIN, G. R.P.*	<b>1</b>	1950
DESSEMONTET, Olivier	<b>1</b>	1960
DONNET, André	<b>1</b>	1949
	<b>1</b>	1949
DUBOIS, Frédéric Th.	<b>2</b>	1908 / 1909
DUBUIS, Pierre	<b>2</b>	1993 / 1995
DUCREST, François*	<b>3</b>	1907 / 1908 / 1912 2 1908 / 1923
DUPRAZ, E.*	<b>3</b>	1909 / 1915 / 1916 5 1910 / 1933 / 1936 / 1941
DUPRAZ, Louis	<b>2</b>	1965 / 1976
ENGAMMARE, Max	<b>1</b>	1989
FATTEBERT, Silvain*	<b>1</b>	1987
FAVRE, Julien*	<b>1</b>	1907
FAVROD, Justin	<b>1</b>	1992
FLEURY, Bernard R.P.*	<b>5</b>	1907 / 1912 / 1920 / 1921 / 1930 8 1907 / 1908 / 1910 / 1912 / 1914 / 1923 / 1926
FOLLETETE, Eugène*	<b>7</b>	1908 / 1918 / 1925 / 1935 / 1936 / 1937 / 1950 5 1908 / 1924 / 1944 / 1947
FRANCEY, Marcel R.P.*	<b>1</b>	1910
GHIKA, Grégoire	<b>2</b>	1948 / 1949
HAENNI, Gérard R.P.*	<b>1</b>	1956
HAUSER, Claude	<b>1</b>	1991
HAYOZ, Jean-Paul	<b>1</b>	1951
HUOT, François O.S.B.*	<b>2</b>	1971 / 1977 4 1971 / 1973 / 1974 / 1975
JACQUIN, Alcide-M. O.P.*	<b>6</b>	1921 / 1930 / 1932 / 1933 / 1935 / 1936
JORDAN, Joseph	<b>4</b>	1924 / 1960 / 1961 / 1971 5 1924 / 1926 / 1929 / 1933 / 1949
JURET, Colombin O.S.B.*	<b>2</b>	1914 / 1917
KERN, Léon	<b>2</b>	1937 / 1938
KIRSCH, Johann P.*	<b>1</b>	1908 1 1907
LABARTHE, Olivier	<b>1</b>	1972
LAUENER, Christine	<b>1</b>	1994
LOCATELI, René	<b>1</b>	1988
MARMIER, Henri*	<b>1</b>	1939
MARQUIS, André-Jean*	<b>1</b>	1972

MORARD, Nicolas	<b>3</b>	1981 / 1987 / 1988
MORENZONI, F.	<b>1</b>	1987
MOREROD, Jean-Daniel	<b>2</b>	1988 / 1990
	<b>5</b>	1986 / 1987 / 1991
MORIN, Germain O.S.B.*	<b>5</b>	1919 / 1926 / 1931 / 1943 / 1944
NAEF, Henri	<b>6</b>	1956 / 1957 / 1958 / 1959 / 1960
NIQUILLE, Jeanne	<b>12</b>	1916 / 1922 / 1925 / 1926 / 1931 / 1933 / 1934 / 1935 / 1940 / 1959 / 1962 / 1963
	<b>5</b>	1923 / 1926 / 1940 / 1941 / 1942
PANZERA, Fabrizio	<b>1</b>	1990
PARAVICINI, Agostino	<b>20</b>	1986 / 1987 / 1988 / 1989 / 1990 / 1991 / 1994 / 1995
PASCHE, Véronique	<b>2</b>	1994
PERLER, Othmar*	<b>4</b>	1943 / 1946 / 1960 / 1975
	<b>1</b>	1949
PERRIN, Jean	<b>1</b>	1966
PHILIPEAU, H.-R.	<b>1</b>	1957
PITTET, Romain*	<b>1</b>	1940
POUDRET, Jean-François	<b>1</b>	1992
PYTHON, Francis	<b>2</b>	1989 / 1993
	<b>5</b>	1986 / 1988 / 1992
QUAGLIA, Lucien R.P.*	<b>2</b>	1944 / 1945
RADEFF, Anne	<b>1</b>	1987
RAIS, André	<b>4</b>	1932 / 1933 / 1934
REYMOND, Maxime	<b>18</b>	1907 / 1909 / 1910 / 1911 / 1912 / 1914 / 1915 / 1917 / 1918 / 1920 / 1923 / 1926 / 1935
	<b>1</b>	1908
REBETEZ-PAROZ, Pierre	<b>1</b>	1943
RIEDER, Joëlle	<b>1</b>	1989
ROUSSEL, Alfred	<b>3</b>	1910 / 1911 / 1913
ROUSSET, Paul	<b>5</b>	1952 / 1958 / 1966 / 1969 / 1978
RUFFIEUX, Roland	<b>3</b>	1960 / 1961
SANTSCHI, Catherine	<b>3</b>	1977 / 1985 / 1988
SERRA, B.	<b>1</b>	1932
STAUFFENEGGER, Roger	<b>1</b>	1988
STEIGER, Augustin R.P.*	<b>1</b>	1922
STEIN, Ernst	<b>1</b>	1945
STELLING-Michaud, Sven	<b>1</b>	1939
STUBENVOLL, Marianne	<b>1</b>	1992
SUGRANYES DE FRANCH, R.	<b>1</b>	1958
TREZZINI, Celestino*	<b>1</b>	1967
TRIBOLET, Maurice DE	<b>1</b>	1982
TRISCONI, Michela	<b>1</b>	1993

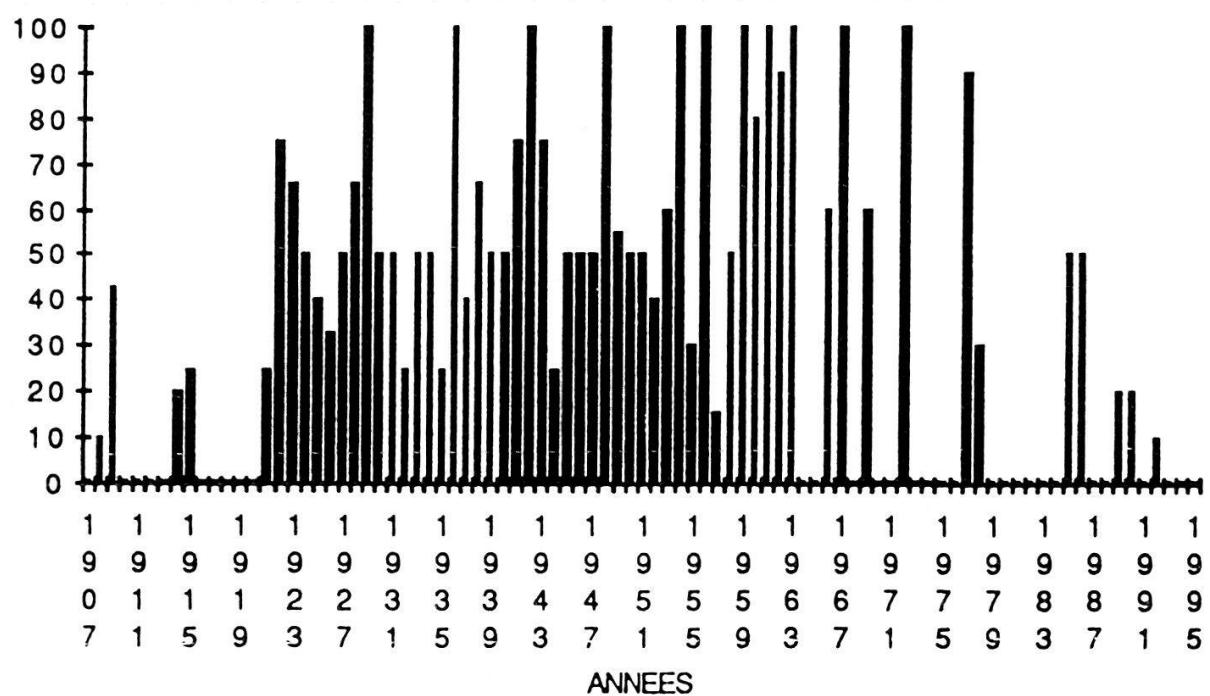
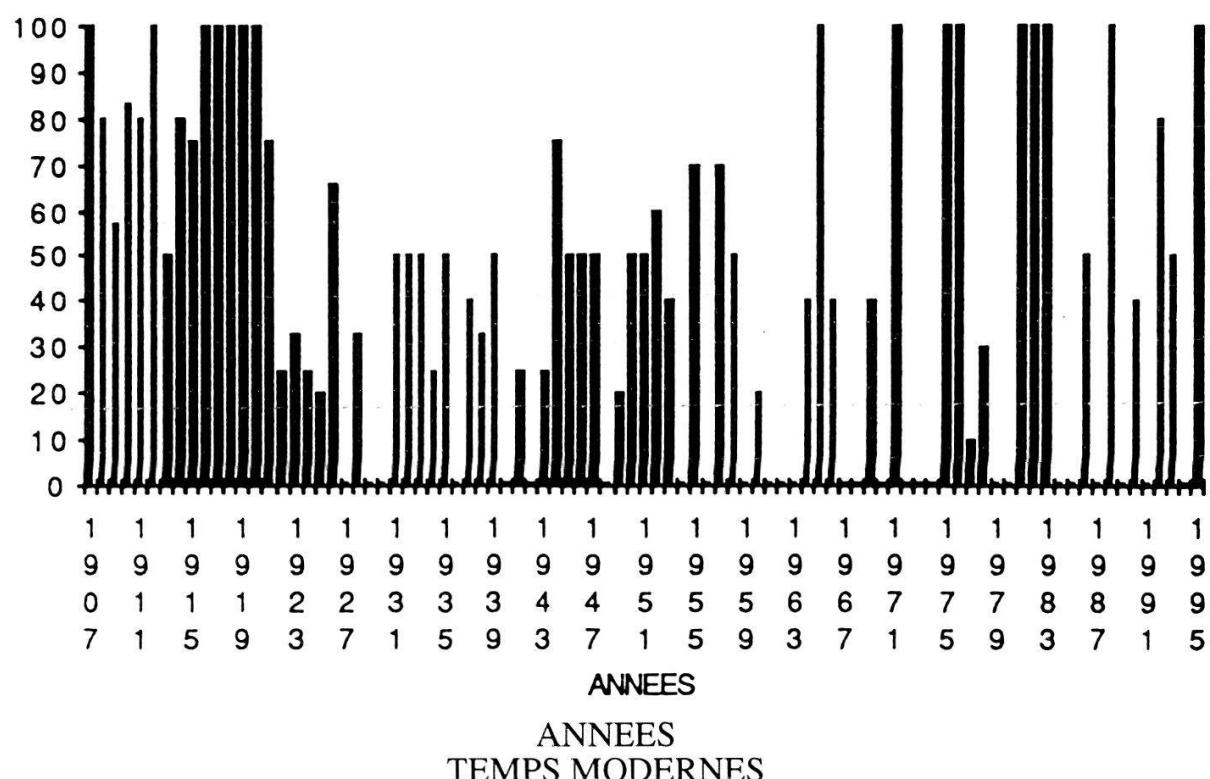
VALAZZA, Marie-Ange	<b>1</b>	1995
VEUTHEY, Léon R.P.*	<b>1</b>	1933
	<b>1</b>	1936
VEVEY, Isabelle DE	<b>1</b>	1987
VICAIRE, Marie-H. O.P.*	<b>78</b>	1938 / 1945 / 1946 / 1947 / 1948 / 1949 / 1950 / 1951 / 1952 / 1954 / 1955 / 1956 / 1957 / 1958 / 1959 / 1960 / 1961 / 1962 / 1963 / 1964 / 1965 / 1966 / 1967 / 1983 / 1985
VREGILLE, Bernard DE*	<b>1</b>	1988
WAEBER, Louis*	<b>20</b>	1929 / 1936 / 1937 / 1938 / 1939 / 1940 / 1941 / 1942 / 1944 / 1945 / 1951 / 1953 / 1954 / 1955 / 1959
	<b>186</b>	1927 / 1928 / 1930 / 1931 / 1932 / 1933 / 1934 / 1935 / 1936 / 1937 / 1938 / 1939 / 1940 / 1941 / 1942 / 1943 / 1944 / 1945 / 1946 / 1947 / 1948 / 1949 / 1950 / 1951 / 1952 / 1953 / 1954 / 1955 / 1956 / 1957 / 1958 / 1960 / 1961
WAGNER, Peter	<b>1</b>	1915
	<b>1</b>	1908
WECK, Marcel DE	<b>1</b>	1931
YERLY, Frédéric	<b>1</b>	1992
ZEILLER, Jacques	<b>2</b>	1908 / 1922
ZEININGER, Henri-C. DE	<b>10</b>	1943 / 1945 / 1946 / 1947 / 1949 / 1951 / 1952 / 1953
	<b>3</b>	1946 / 1952
ZUFFEREY, Maurice	<b>1</b>	1983
ZURICH, Pierre DE	<b>1</b>	1924

## **Annexe II:contribution francophones (exprimées en % du nombre total de pages)**

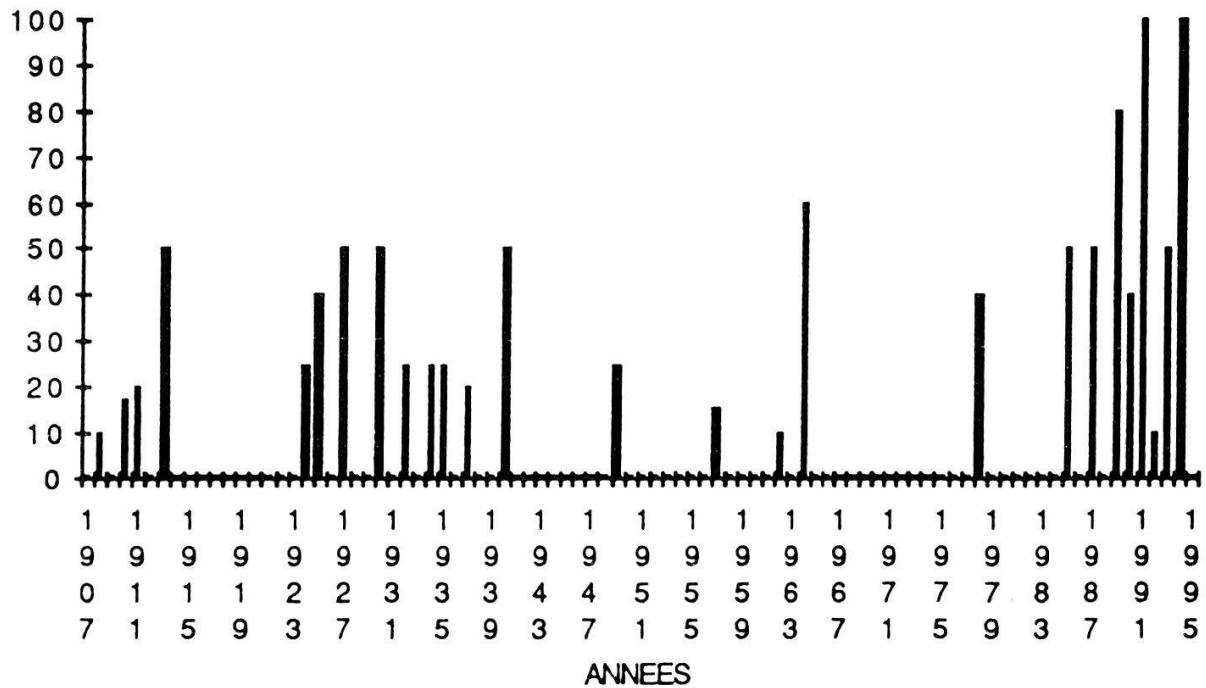


### **Annexe III: répartition des contributions francophones par période (tableau exprimé en %)**

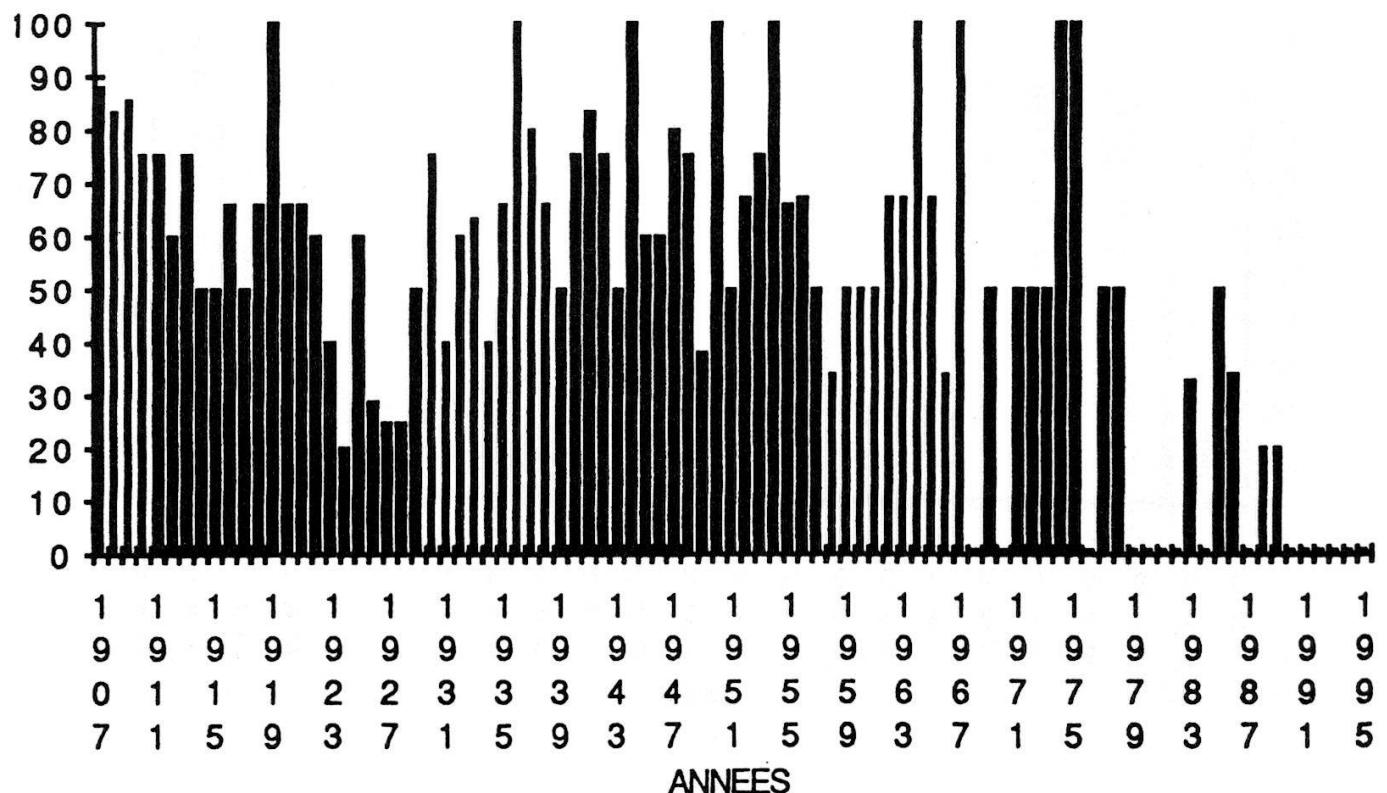
MOYEN AGE



ANNEES  
PERIODE CONTEMPORAINE



**Annexe IV: contributeurs membres du clergé**  
**(tableau exprimé en %)**



**Annexe V: comptes rendus francophones**  
**(exprimés en % du nombre total de comptes rendus)**

